

radicale ; cette lettre leur faisait espérer une division dans les rangs des catholiques.

Mais la joie a été de courte durée, car on s'est aperçu bientôt que M. Falloux était un chef de file sans file.

En effet, veut-on savoir combien de recrues a amenées à son auteur, le manifeste en question ? Une, une seule en dehors de la rédaction du *Figaro* de Paris, qui, dans le moment, est libéral catholique.

Ce partisan unique et unique partisan a nom : M. Gaillard.

Et veut-on savoir quel accueil cet unique adhérent a reçu de cette même presse qui d'abord avait acclamé la sagesse du chef ? écoutons le *Siècle* : " L'appel de M. le comte de Falloux, écrit le *Siècle*, n'a encore trouvé qu'un adhérent, M. Léopold Gaillard, conseiller d'état, qui, du fond du Midi, écrit au politique angevin, pour se déclarer son féal et son suivant. Ils n'étaient qu'un hier, ils sont deux aujourd'hui. Telles sont les forces du nouveau parti catholique libéral ; s'il se produit une troisième adhésion, nous nous empresserons d'en faire part à nos lecteurs."

Nos félicitations au *Siècle*, pour sa spirituelle épigramme.

Le *Temps*, journal aux allures ordinairement plus graves et qui a toujours cherché à passer pour sage, avait d'abord cru pouvoir entonner le *Laudate*, en voyant se relever de la poussière le drapeau du catholicisme libéral ; mais en présence de la piteuse réalité, du silence ou du blâme qui, chez les catholiques, accueillit le manifeste de Falloux, en présence surtout de l'enthousiasme grotesque du *Figaro*, il reconnut sans peine l'inutilité de ce retour offensif. Il s'était flatté d'abord que le moment pourrait être propice pour disputer au *cléricalisme politique* les influences qu'il avait surprises. Mais aujourd'hui, se demande-t-il avec chagrin, le catholicisme libéral existe-t-il encore réellement à l'état d'influence politique ou religieuse ? Cette question, que se posait le *Temps* il y a un mois, elle était depuis bien des années résolue pour les catholiques, et l'incident même qui l'a provoquée doit la résoudre pour tout homme d'intelligence et de bonne foi. Condamné par Rome, condamné par l'expérience, tombé, anéanti sous ses fautes et ses échecs, il ne saurait plus aspirer à reparaître. S'il peut encore, en Belgique, se dissimuler sous le couvert de la raison constitutionnelle, en France tout prétexte lui manque. Grâce à Dieu, l'union, brisée sous l'Empire par les manœuvres du catholicisme libéral et par ses intrigues au concile du Vatican, l'union se refait chaque jour plus étroite parmi les catholiques français ; le péril social resserre toutes les bonnes volontés, tous les efforts. Le mot d'ordre de la défense est indiqué par l'attaque elle-même. C'est au nom de la *Révolution* que l'Eglise est attaquée, et la société menacée ; c'est au nom de la Contre-Révolution que l'on peut le mieux défendre et l'Eglise et la société.

C'est la clarté même, l'irrésistible force de la situation qui trace à chacun son devoir et lui assigne son rang dans la bataille. Le catholicisme libéral n'a rien à faire là. Chaque parti le renie désormais ; les révolutionnaires parce qu'il est impuissant, les catholiques parce qu'il n'est pas catholique. Entre l'Eglise et la Révolution, c'est une lutte à mort, et le moment n'est pas propice d'énervier les forces des combattants et de raccourcir leurs armes. S'at-

tarder à des distinctions byzantines, établir des compromis, faire de la conciliation, c'est se retirer du combat. Aussi bien que les catholiques, les révolutionnaires l'ont compris. Et voilà pourquoi le manifeste de M. de Falloux tombera sans bruit et disparaîtra sans éclat.

Revue des intérêts catholiques.

ITALIE.—Jamais, ceux qui ont voulu voir clair, n'ont été éclairés, éblouis par les grandes leçons de la Providence, comme ils le sont de nos jours.

Ah, jusques à quand donc, rois, princes, gouvernants, aurez-vous les yeux bandés, et vous obstinerez-vous à ne pas vouloir vous instruire !!

Ce que dit et répète depuis cinquante ans la presse catholique, faisant écho aux enseignements de l'Eglise, s'exécute à la lettre aujourd'hui : on vous disait qu'en éliminant les principes évangéliques de vos constitutions, en refusant à l'Eglise du Christ ses droits et son autorité, vous perdiez les peuples, vous les conduisiez nécessairement à l'anarchie, et que vous sapiez les trônes.

Que ne voit-on pas en cette année 1878 ?

En l'espace de quelques mois, trois têtes couronnées, trois souverains des principaux Etats du monde, ont failli tomber sous le fer ou la balle des assassins ; dans l'espace de quelques semaines quatre tentatives de régicide !! C'est à faire trembler même à mille lieues du théâtre de ces forfaits. Après l'Empereur d'Allemagne qui a vu à deux reprises, se dresser l'armée meurtrière contre lui, est venu le tour du roi d'Espagne ; après le roi d'Espagne celui du roi d'Italie ; le 17 Novembre, Humbert I^{er}, rentrant à Naples, au milieu des acclamations officielles, est frappé par le couteau assassin d'un cuisinier qui a nom, Passavanti ; heureusement le roi n'a été que légèrement atteint et s'est défendu lui-même contre le régicide.

Si les masses ne comprennent pas encore le langage si élevé du descendant de saint Louis, tel que dans sa lettre à M. de Mun, au moins les rois devraient le comprendre, à la vue des dangers que leur font courir les doctrines de la Révolution. L'empereur d'Allemagne, le roi d'Espagne et le roi d'Italie ont-ils trouvé des garanties dans les concessions faites par eux à ces doctrines ? Il faut maintenant à l'empereur d'Allemagne un bras de fer et une législation impitoyable pour se mettre à l'abri des coups du socialisme ; le roi Alphonse II ne sent pas son trône raffermi, malgré les démonstrations populaires qui ont suivi l'attentat de Moncasi, et Humbert I^{er}, acclamé à Naples et à Rome, voit les troubles agiter presque toutes les villes d'Italie, troubles qui révèlent l'existence d'un vaste complot ourdi contre sa vie, comme contre la vie de tous les autres souverains.

Nihilistes, socialistes, internationalistes, carbonari, ne forment plus qu'une secte d'assassins, répandue dans toute l'Europe et jusque dans le Nouveau-Monde. Qu'oppose-t-on à ces hommes égarés et scélérats ? Rien que des mesures de police qui ne changent pas les cœurs, et des exemples, des doctrines qui ne font que développer le mal. On ne veut pas de Dieu pour maître, et l'on est à la merci du poignard ou du pistolet du premier fanatique venu qui a juré de tuer les rois et les empereurs, parce qu'ils représentent l'autorité.